

LE POMMIER

La maison de Sam Maddox était comme une tache éclatante sur le paysage ordonné de Nouvelle-Angleterre, car ce paysage semblait avoir été conçu pour témoigner du caractère de ses occupants. Il n'y avait guère de richesse dans le village, il y avait même de la pauvreté, mais partout aussi le sens de l'économie, l'effort de tirer le meilleur du peu que l'on a, la volonté d'extraire d'humbles possessions tout ce qui concourt à la beauté et à l'utilité. Une maison pouvait être à peine plus grande qu'un jouet d'enfant, elle était peinte en blanc, équipée de stores verts, et ses fenêtres brillaient comme des bijoux. Là où il n'y avait qu'un petit carré de cour, il était égayé par des fleurs ou couvert d'une herbe douce comme le velours ; il était

délimité par une clôture blanche ou une haie verte soigneusement taillée, devant laquelle était plantée une rangée d'arbres bien entretenue. Mais la maison de Sam Maddox, laissée sans peinture depuis sa construction qui remontait pourtant à presque cent ans, s'affaissant au niveau du toit et des rebords des fenêtres – bien mal dotées en vitres –, exposant sans honte la désolation sordide de sa pauvreté de tous côtés, se dressait sur une étendue de sol ostensiblement nu où ne poussaient que de rares touffes de bardane et où d'omniprésentes poules avaient laissé leurs traces. Aux premiers jours de chaleur du mois de mai, cette cour était une horreur et suscitait l'inconfort physique chez tout observateur pourvu de sensibilité. Le soleil éclairait toute la journée la cour et la façade de la maison Maddox ; le moindre détail de leur situation misérable, extrême au point d'atteindre les limites de la décence, était mis en lumière. Les passants détournaient le regard et, l'insulte envers un de leur sens semblant impliquer l'insulte à un autre, dans leur imagination même l'air doux du printemps semblait contaminé – mais seulement dans leur imagination. En réalité, l'air avait la douceur du miel et il n'y avait pas là grand crime de saleté. Au contraire, un véritable bouquet de printemps s'épanouissait au centre de cette cour, qui était à lui seul la rédemption de tout le reste. Il arrivait souvent qu'un passant qui s'était détourné se ravise, pour peu qu'il ne souffre pas d'un torticolis, et la vue du pommier était alors une consolation pour son âme ; la beauté et l'espoir

de la résurrection triomphaient sur l'indigence et la désespérance de l'humanité.

Jamais on n'avait vu si beau pommier ; il avait à la fois la majesté de l'âge et toute la fraîcheur et la perfection de la jeunesse. Il ne portait aucune branche morte, aucune ne manquait à sa belle symétrie. Son envergure épanouie était égale aux quatre vents ; elle décrivait un cercle parfait de merveilleuse plénitude. Ses fleurs étaient d'un rose inhabituel, aussi profond que celui des roses mais avec des ombres nacrées, et leur parfum semblait ne jamais devoir s'épuiser. C'était comme si l'arbre tout entier haletait, chantait, criait de parfum ; son appel semblait plus fort encore que celui des merles qui vivaient dans ses branches. L'arbre était la perfection même, un triomphe sur tout ce qui l'entourait.

Un jour de mai où l'arbre était à son apogée, Sam Maddox était assis sur le seuil de sa porte pendant qu'Adeline, sa femme, se balançait dans un fauteuil à bascule derrière la fenêtre ouverte. Sur ses genoux, un bébé pleurait ; elle tenait un roman bon marché au-dessus de la tête de l'enfant et lisait tranquillement, impassible. Quatre autres marmots se répandaient dans la cour, leurs petits vêtements usés souillés de terre, le visage, les mains, les jambes et les pieds barbouillés de boue. D'une certaine manière, ils s'étaient fondus dans le sol, comme les herbes et les fleurs du printemps. Leurs orteils nus s'agrippaient à la terre chaude et amicale avec un instinct caressant ;

ils la creusaient tendrement de leurs petites mains avides ; ils s'y faisaient des nids douilletts et ensoleillés, comme les poules. Ils émettaient de légers gazouillements inarticulés, signes d'un confort et d'une satisfaction extrêmes, comme des petits nourris et choyés à satiété. Il y avait peu de conflits et de désaccords parmi les enfants Maddox, malgré leur mauvaise réputation, leur pauvreté et leur apparence pitreuse. Les Maddox étaient des parias soupçonnés de toutes sortes de petites iniquités, mais ils formaient en réalité une tribu douce et docile, dont la douceur et la docilité étaient souvent à l'origine de la plupart de leurs échecs dans la vie. Sam Maddox et sa progéniture, alors qu'ils manquaient du confort et du nécessaire dont bénéficiaient leurs voisins, ne songeaient jamais à se plaindre ni à tenter de s'emparer des fruits qui poussaient sur les branches de l'autre côté du mur de leur destin. Ils s'étaient installés sans se poser de questions sur le doux rivage de leur pauvreté, où ils dormaient, souriaient, et n'étaient pas plus malheureux que ça.

De l'autre côté de la route, M^{me} Sarah Blake nettoyait sa maison. Elle était petite et peu robuste, malgré une vie de dur labeur qui avait courbé son dos étroit et noué ses mains menues sans les renforcer. Elle sortit, titubante, dans la chaude lumière de mai, en tirant d'une poigne désespérée un grand matelas en plumes par le mou d'une extrémité. Elle le lâcha au milieu de l'étendue verte de sa cour, entre un arbuste boule de neige et un seringa d'un côté, une bande de muguet de l'autre. Puis elle se mit à

le battre avec une fureur en partie inutile, l'assaillant comme si c'était une chose vivante avec la canne que son mari utilisait pour sortir en ville l'année de son mariage, un demi-siècle plus tôt. Sarah Blake était une vieille femme, même si elle ne l'aurait jamais avoué, pas même à elle-même. Ses deux enfants étaient mortes à l'âge adulte, depuis longtemps déjà. Il ne restait plus qu'elle et son mari, Edison Blake, beaucoup plus âgé qu'elle, doté d'une plus grande force physique mais d'une moindre vigueur d'esprit. Toute la matinée, elle s'était efforcée en vain d'attiser chez lui de l'enthousiasme pour le ménage. Il avait fait montre de tiédeur, d'une certaine retenue, non pas une révolte affichée, mais une réticence contenue. Dès qu'elle avait le dos tourné et se trouvait hors de portée de sa voix, le vieil Edison, qui avait toujours été considéré comme têtu, maugréait dans sa barbe, puis regardait autour de lui avec appréhension, avant de ricaner par défi.

Une fois, sa femme l'entendit. Elle l'avait laissé en train de nettoyer les fenêtres du salon, avec toutes les apparences de la docilité. Le vieillard frottait à grand-peine les vitres avec un chiffon imbibé de kérosène dont les émanations lui assaillaient les narines ; il exérait le kérosène. Il était corpulent, et la transpiration perlait sur son gros visage rose. Il repoussa son col d'un geste brusque et laissa échapper quelques mots véhéments. Ceux que son épouse avait surpris. Elle n'était pas aussi loin qu'il le croyait. Elle était venue chercher un petit balai propre pour frotter le matelas en plumes qu'elle venait de battre avec la canne.

« Qu'est-ce que j'ai entendu, Edison Blake ? » s'écria-t-elle.

Elle jetait sur lui l'œil accusateur de la bonne conscience. Le vieil Edison la regarda en coin avant de retourner à sa fenêtre ; il frotta vigoureusement puis pencha la tête sur le côté, l'air affairé, pour voir s'il restait une trace dans la lumière du soleil.

« Fais pas comme si t'avais pas entendu et que c'était rien, Edison Blake, insista son épouse. Je sais bien que t'as dit quelque chose que tu ne voulais pas que j'entende et je veux savoir ce que c'était.

– Pourquoi tu veux l'entendre si tu penses que c'est pas bien ? grommela le vieil homme.

– Je veux savoir, répliqua-t-elle, ignorant la pertinence de sa remarque.

– C'était rien du tout, esquiva-t-il.

– Qu'as-tu dit, Edison Blake ?

– J'ai dit *Vingt dieux!*, si tu veux le savoir ! explosa-t-il avec la fureur du désespoir.

– Edison Blake, je me demande bien où tu crois que ça va te mener. »

Le vieil Edison était généralement docile et sa femme le plongeait dans un état d'intimidation chronique ; mais tout a ses limites. Le vieil Edison venait de trouver les siennes. Il tint tête à son épouse.

« Y a pas de doute, sur où ça va me mener, ça va me mener où il y a du ménage à faire, ça c'est sûr !

– Là où t'iras, il y aura bien pire que du ménage.

– Ah bah vingt dieux, ça doit pas être beau, alors.»

Le vieil Edison soutint le regard de Sarah. Elle céda, vaincue par son assurance masculine. Elle tenta un regard dur, chargé de reproches, mais ses yeux bleu clair se baissèrent devant ceux du vieil homme, remplis de malveillance finaude et d'un triomphe perplexe. Elle rejeta la tête en arrière et sortit, sa jupe en calicot fouettant ses fines chevilles dans une bourrasque de printemps.

«Quand t'auras fini avec ta fenêtre, tu pourras sortir m'aider à secouer le tapis tressé», lança-t-elle en s'éloignant.

Elle savait qu'elle accablait ainsi le vainqueur, mais elle était impitoyable et miraculeusement infatigable dès lors qu'il s'agissait de secouer un tapis; elle ne libérait le malheureux qui se trouvait à l'autre extrémité que lorsqu'il n'y avait plus un seul grain de poussière dans l'air. Ce jour-là, toutefois, le destin, quoique défavorable, s'en mêla. Le vieil Edison était monté sur une chaise afin de nettoyer plus facilement les carreaux supérieurs de la fenêtre. La chaise datait du temps de la mère de son épouse et son assise en rotin n'était plus de première fraîcheur; le vieil homme étant d'un certain poids, elle succomba. Le vieil Edison la traversa d'un coup et se retrouva les pieds sur le sol. Le bruit sourd attira son épouse Sarah, qui surgit pâle et essoufflée. Elle resta un moment interdite à regarder son mari debout, encastré dans la chaise brisée. Le vieil Edison se tenait la tête, tout étourdi.

«Ah, c'est du propre, Edison Blake! s'écria-t-elle.

– Elle s’est cassée d’un coup et je suis passé au travers, Sarah, gémit-il.

– T’as pas trouvé mieux à faire que de te mettre debout sur une chaise en rotin, lourd comme t’es ?

– Je pensais qu’elle supporterait mon poids, Sarah !

– Bien sûr que non. Une des belles chaises en rotin que ma mère a eues à son mariage ! J’aurais encore préféré donner cinq dollars que de voir ça.

– Je suis bien désolé, Sarah.

– Encore heureux que t’es désolé. Pourquoi tu sors pas de là, au lieu de rester tout ébaubi à te tenir la tête ?

– Je crois que j’ai la tête qui tourne, Sarah, et je vois plus très clair. Je suis tombé d’un coup, j’ai bien l’impression.

– T’es quand même pas tombé sur ta tête ? T’es pourtant bien tombé sur tes pieds, non ? Une belle chaise comme ça !

– Pour sûr que je suis tombé sur mes pieds, Sarah, mais c’est pas eux qu’ont pris, c’est ma tête qui va pas bien. »

Cela ne faisait aucun doute. Le vieil Edison tourna un visage éprouvé et implorant vers sa femme, qui accourut en maugréant pour tenter de l’extirper de la chaise brisée. Mais c’était une tâche au-dessus de ses forces, et le vieil Edison, bien qu’il n’ait pas perdu connaissance, était incapable de s’en dépêtrer seul. Il continuait à bredouiller des excuses sans parvenir à s’associer aux vains efforts de sa femme.

Sarah Blake finit par s’exclamer avec impatience :

« Bon, je vais pas me fatiguer pour rien toute la journée ! »

Et elle s'en alla, ignorant les faibles appels de son mari lui demandant ce qu'elle comptait faire de lui.

Sarah fila droit de l'autre côté de la rue, ses jupes et son tablier volant au vent comme des vagues, révélant sans pitié son anatomie ascétique. Elle fila droit sur Sam Maddox, toujours assis dans une oisiveté paisible sur le pas de sa porte.

« Edison est tombé et s'est blessé, il a passé au travers d'une chaise en rotin que ma mère avait eue pour son mariage, expliqua-t-elle d'une voix agressive. Et le voilà coincé dedans. Alors je veux que vous veniez pour le sortir. J'arrive pas à le soulever et il fait rien pour m'aider. »

Sam Maddox leva sa tête blonde échevelée et tourna vers elle ses charmants yeux bleus et sa bouche grande ouverte, plus charmante encore.

« Hein ? » s'enquit-il dans un grognement traînant.

Sarah Blake fit le pénible effort de répéter son discours avec une emphase furieuse.

« Vous voulez que j'aie vous aider à le sortir ? » demanda Sam Maddox.

Adeline Maddox s'était avancée jusqu'à la porte. Le petit bébé qu'elle tenait dans les bras émettait des pleurnichements acariâtres auxquels personne ne faisait attention.

« C'est ça, je veux que quelqu'un vienne m'aider à le sortir, répondit Sarah Blake. J'arrive pas à le soulever et il resterait là jusqu'au Jugement dernier si ça tenait qu'à lui.

– Est-il blessé ? s'inquiéta Sam Maddox.